DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

ON sait peu de choses de la vie de Suétone. Son père était tribun légionnaire, et servit dans la guerre d'Othon et de Vitellius. Le fils fut secrétaire de l'empereur Adrien, et perdit sa place pour s'être permis avec l'impératrice Sabine des libertés peu respectueuses. Il était lié avec Pline le Jeune, qui l'exhorte dans une de ses lettres à mettre au jour quelques ouvrages qu'il dit être des morceaux achevés. Suétone en a composé plusieurs, que nous n'avons plus, *sur les différens habillemens des peuples, sur l'histoire des spectacles, sur les défauts corporels, sur les fonctions des préteurs*, etc. Il ne nous reste de lui qu'un abrégé très-concis de la Vie des Grammairiens, et l' Histoire des douze premiers Césars. C'est ce dernier ouvrage dont j'offre la traduction au Public.

On a vu quel motif m'avait déterminé à l'entreprendre : Suétone d'ailleurs n'est point un auteur sans mérite. Je ne crois pas qu'on

me soupçonne de l'idolâtrie ordinaire aux traducteurs, qui semblent toujours prosternés devant leurs originaux. C'est une grace d'état, et je n'ai pas droit d'y prétendre. On verra, dans mes notes, que je n'approuve point tout ce qu'écrit Suétone : je voudrais y voir moins d'inutilités et de détails minutieux. Mais, en général, si ce n'est pas un écrivain éloquent, c'est du moins un historien curieux : il est exact jusqu'au scrupule, et rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie, et se croit obligé de rapporter non seulement tout ce qu'il a fait, mais tout ce qu'on a dit de lui. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses, mais on n'est pas fâché de les trouver; et c'est apparemment pour cette raison que l'auteur d'Émile regrette quelque part qu'il n'y ait plus de Suétone.

S'il abonde en détails, il est fort sobre sur les réflexions : il raconte sans s'arrêter, sans paraître prendre intérêt à rien, sans donner aucun témoignage d'approbation ou de blâme, d'attendrissement ou d'indignation : sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé très-bien fondé en faveur de son impartialité :

il n'aime ni ne hait les hommes dont il parle; c'est aux lecteurs à les juger. Il cite très-souvent des ouï-dire, mais il ne les garantit point; et cette précaution aurait dû le mettre à l'abri du reproche d'imbécillité que lui fait un peu durement l'auteur des *Révolutions de l'Empire Romain*, qui prodigue aisément le blâme et le mépris. Il va jusqu'à dire qu'il suffit qu'un fait soit rapporté par Suétone, pour qu'on soit dispensé d'y ajouter foi. Il aurait dû faire attention que des assertions aussi générales sont presque toujours fausses; que, pour dépouiller ainsi un historien de tous ses titres auprès de la postérité, il faudrait prouver qu'il avait quelque intérêt à tromper, ou qu'il était absolument dépourvu d'esprit et de jugement. Or, il suffit de lire dix pages de Suétone pour voir qu'il n'est d'aucun parti et qu'il écrit sans passion. Il est d'ailleurs bien difficile de croire qu'Adrien, qui était un homme de beaucoup d'esprit, ait choisi pour secrétaire un imbécille, et que Pline, qui écrit avec tant de circonspection, donne des éloges à un sot. Reste à l'examiner sur ce qu'il nous a laissé. Il n'a point de couleur, il est vrai; mais il est net et rapide, et sa composition est en général celle d'un homme instruit. Du

reste, son censeur n'est pas heureux dans le choix des morceaux qu'il attaque. Il l'accable d'injures pour avoir fait dire à Titus ce mot fameux, *Mes amis, j'ai perdu un jour*; et cet autre, *Il ne faut pas que personne sorte mécontent de l'audience d'un prince*. Voilà les plus forts griefs de M. Linguet. Il me semble qu'ils ne sont pas péremptoires; et c'est ce qu'on pourra voir dans les réflexions qui suivent la vie de Titus.

J'ai dit que Suétone n'était point un grand coloriste; et si la principale qualité d'une traduction est d'être une copie fidelle de l'original, il est vrai de dire qu'il n'y a que les écrivains sans génie qui puissent être véritablement traduits: dans tout autre cas, le proverbe italien est fondé: *TRADOTTORE, TRADITORE; traduction, trahison*. En effet, il importe peu dans quelle langue soit écrite une gazette de faits; et l'on peut être sûr, en lisant un Suétone français écrit avec soin, qu'on a lu à peu près le Suétone latin: mais, en lisant la meilleure traduction de Tacite ou d'Horace, on peut être persuadé qu'on n'a lu ni l'un ni l'autre. C'est qu'un homme de génie pense et sent avec son idiome, et qu'un langage étranger ne peut rendre ni ses pensées ni ses sentimens, sans les dé-

pouiller des teintes de cet idiome natal, si essentielles et si nécessaires, qu'il est impossible de les enlever sans décolorer l'ouvrage.

Quelques éloges qu'on ait donnés à notre langue, il faut pourtant convenir de ses désavantages: elle ne peut pas se trouver en présence avec les langues anciennes, sans ressembler à un homme nu et garrotté devant un athlète libre de tous ses membres et armé de toutes pièces (1). Les Grecs et les Latins ont deux qualités inestimables: 1^o une harmonie élémentaire qui réside dans leurs syllabes et dans leurs terminaisons; au lieu que nous ne pouvons avoir qu'une harmonie accidentelle, née du concours de mots heureusement choisis et artistement combinés: 2^o la faculté des inversions, qui les laisse maîtres de placer où ils veulent le mot qui est image et le mot qui est pensée. Il n'y a personne qui, en réfléchissant un moment, ne soupçonne ce qu'on peut tirer de ces deux avantages qui nous manquent. Mais, pour

(1) Voyez, dans les *Variétés Littéraires*, le Discours sur les langues, de M. l'abbé Arnaud, qui joint tant d'érudition à tant de goût. Ce discours excellent a été goûté de tous les gens de lettres, et critiqué par des ignorans qui ne l'entendaient pas.

bien sentir tout ce qu'ils valent, il faut connaître les langues anciennes.

C'est sur-tout dans la poésie qu'on est accablé de leur supériorité. Enfans favorisés de la nature, ils ont des ailes, et nous nous traînons sur des béquilles. Leur harmonie variée à l'infini est un accompagnement délicieux qui soutient leurs pensées quand elles sont faibles, qui anime les détails indifférens, qui enchante les oreilles quand le cœur se repose. Nous autres modernes, si la pensée nous abandonne, nous avons peu de ressources pour nous faire écouter. Mais l'homme voluptueux, l'homme aux organes sensibles, dira à Virgile, à Horace : Chantez toujours, chantez, dussiez-vous ne rien dire : votre voix me charme, quand vos discours ne m'occupent pas.

Aussi parmi nous, ceux qui, sentant ce besoin de penser, et craignant de paraître quelquefois vides, ont voulu que tous leurs vers marquassent, ou que toutes leurs phrases fussent frappantes, sont tendus et roides. Racine et Massillon, au contraire, et ceux qui, comme eux, ont goûté la mollesse heureuse des anciens, l'ont introduite autant qu'ils ont pu dans leur composition ; et les hommes sans goût l'ont appelée *faiblesse*.

L'oreille était, chez les anciens, le juge le plus sévère, et celui qu'il fallait gagner le premier : tous leurs mots avaient un accent décidé. De cette diversité de sons se formait la musique de leur poésie ; et de la faculté d'intervertir l'ordre des mots, se composait un langage particulier, si différent de la prose, qu'en décomposant les vers de Virgile on y trouverait encore, selon l'expression d'Horace, les membres d'un poète mis en pièces ; au lieu que, parmi nous, le plus grand éloge des vers est de se trouver bons en prose. L'essai que fit La Motte sur la première scène de Mithridate, en est une preuve évidente ; les vers de Racine n'y sont plus que de la prose très-bien faite : c'est que le plus grand mérite de nos vers est d'échapper à la contrainte des règles, et de paraître libres sous les entraves de la mesure et de la rime. Otez cette rime, et il deviendra impossible de marquer des limites entre la prose et la poésie, puisque la prose éloquente tient beaucoup de la poésie, et que la poésie déconstruite n'est plus que de l'excellente prose.

Les rimes, outre la monotonie qui se fait sentir à la longue, ont encore un autre inconvénient ; c'est qu'elles nous forcent à pro-

céder presque toujours par distiques, et rendent les périodes en vers très-rares et très-difficiles : on n'en trouve que chez les meilleurs écrivains. Les anciens en sont pleins, suspendent le sens de leurs phrases autant qu'ils veulent, tandis que les nôtres ont l'air de finir de deux vers en deux vers : ils irritent la curiosité, et nous la rassassions trop tôt.

On ne saurait croire combien cet art des suspensions ajoute au plaisir du lecteur et à l'intérêt du style, dans les prosateurs même, comme dans les poètes. Voyez le commencement du quatrième livre de Quinte Curce :

Darius, tanti modò exercitûs rex, qui, triumphantis magis quàm dimicantis more, curru sublimis, inierat bellum, per loca quæ immensis propè agminibus compleverat, jam inania et ingenti solitudine vastata, FUGIEBAT.

Je conserverai dans la première version de cette phrase l'arrangement du latin, afin de faire comprendre le dessein de l'auteur. Le moment de son récit est après la bataille d'Issus.

« Darius, un peu auparavant maître d'une puissante armée, qui s'était avancé au combat, élevé sur un char superbe, dans l'ap-

« pareil d'un triomphateur plutôt que d'un général, alors au travers des campagnes qu'il avait remplies de ses innombrables bataillons, et qui maintenant n'offraient plus qu'une triste et vaste solitude, FUYAIT.»

Cette construction est fort mauvaise en français, et ce mot *fuyait* finit très-mal la phrase : il la termine admirablement dans le latin. Il est facile, même à ceux qui ne savent pas cette langue, d'apercevoir l'art de l'écrivain. A la vérité ils ne peuvent pas deviner que *fugiebat*, mot composé de deux brèves et de deux longues, complète très-bien une période harmonique, au lieu que *fuyait* est un mot sourd et sec ; mais ils doivent voir clairement que la phrase entière est construite de manière à faire attendre ce mot *fugiebat* ; que c'est là le grand coup que veut frapper l'auteur ; qu'il présente d'abord à l'esprit ce tableau magnifique de la puissance de Darius, pour offrir ensuite dans ce seul mot FUGIEBAT, *il fuyait*, le contraste de tant de grandeur et les révolutions de la fortune : en sorte que la phrase est évidemment composée de deux parties, dont la première étale tout ce qu'était le grand roi avant la journée d'Issus, et la seconde, composée d'un seul mot, représente ce qu'il est

après cette funeste journée. L'arrangement pittoresque des phrases grecques et latines n'est pas toujours aussi frappant que dans cet endroit; mais cet exemple suffit pour faire connaître tout ce que peut produire un aussi heureux mécanisme, et avec quel plaisir on lit des ouvrages écrits de ce style.

Maintenant, s'il s'agissait de traduire cette phrase comme elle doit l'être dans le génie de notre langue, il est démontré d'abord qu'il faut renoncer à conserver la place du mot *fugiebat*, quelque avantageuse qu'elle soit, et disposer ainsi la période française :

« Darius, qui un moment auparavant s'é-
« tait vu à la tête d'une si puissante armée,
« et qui s'était avancé au combat, élevé sur
« un char superbe, dans l'appareil d'un
« triomphateur plutôt que d'un général,
« fuyait alors au travers de ces mêmes cam-
« pagnes qu'il avait remplies de ses innom-
« brables bataillons, et qui maintenant n'of-
« fraient plus qu'une triste et vaste soli-
« tude. »

Indépendamment de l'art que j'ai fait remarquer dans la disposition de cette phrase, on a dû voir qu'elle est du ton le plus noble et le plus élevé; et c'est ainsi que l'histoire est toujours écrite dans les siècles brillans

de la Grèce et de Rome. On se demande souvent pourquoi la lecture des histoires anciennes est infiniment plus agréable que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement, comme on l'a cru, de la supériorité du sujet et de la nature des faits historiques; elle vient encore, il faut l'avouer, de l'excellence des génies qui ont écrit l'histoire grecque et romaine. Certainement nous n'avons pas un biographe à comparer à Plutarque. Ceux qui ne savent pas le grec n'ont qu'à lire seulement dans M. Rollin la conversation de Sylla et d'Archélaüs : c'est un ordre de beautés qui nous est étranger; on se croit dans un autre monde. J'observerai, en passant, que les compilations de M. Rollin, malgré la prolixité, le défaut d'ordre, la crédulité, et une morale qui n'est faite que pour les enfans, sont pourtant lues avec plaisir, uniquement parce qu'il est plein des écrivains de l'antiquité, et, pour ainsi dire, imprégné de leurs sucs et de leur substance.

La sagesse, la gravité, la précision de Thucydide; l'abondance élégante de Xénon; l'agrément d'Hérodote, qui fait pardonner aux fables qu'il raconte, sont des modèles qu'on n'a point égalés parmi nous.

Et si nous nous tournons du côté des Latins, avons-nous quelque chose qui ressemble à Tite-Live et à Tacite ? Plusieurs morceaux de Saint-Réal peuvent être comparés à Salluste, sans pourtant le valoir. La conjuration de Portugal, et un tableau des dernières révolutions de la Russie, connu des gens de lettres et des amateurs, sont ce que nous avons de meilleur en ce genre. Mais d'ailleurs toute l'histoire moderne en notre langue est encore à faire, et c'est peut-être la moisson la plus abondante qui reste dans le champ de notre littérature. Daniel et Mézerai ne satisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raison; et il ne faut pas croire que ce soit absolument la faute de notre histoire : elle est sèche sans doute dans les premiers temps; mais en avançant dans la seconde et la troisième race, le sujet devient fécond et intéressant. Croit-on que l'époque singulière des croisades, ce genre de folie pieuse et héroïque qui n'a point d'exemple dans l'antiquité; le siècle de Charles-Quint et de François I^{er}; la ligue, ce temps si fertile en grands crimes et en grands hommes, ne fussent pas des tableaux attachans, s'ils étaient coloriés par la main d'un homme tel que Tacite ? Le malheur de nos historiens est de n'être pas

peintres, et les anciens l'étaient : tout ce qu'ils écrivent a une forme dramatique qui fait illusion au lecteur, et lui fait croire qu'il assiste à un spectacle, qu'il voit agir les personnages et qu'il les entend parler. Nos historiens, faute de connaître ce grand art, ont été presque tous, ou des gazetiers, ou des rhéteurs. Nous avons des mémoires qui sont en général meilleurs que nos histoires, et qui peuvent servir à en faire de bonnes : c'est que le premier de ces deux genres est beaucoup plus aisé que l'autre. On amasse facilement des matériaux; mais c'est le génie qui élève l'édifice.

Nous n'avons pas assez connu la majesté de l'histoire; nous ne nous sommes pas représenté assez fidèlement quel doit être l'homme qui peint les siècles, qui parle devant la postérité, qui assemble les générations passées et futures, pour dire aux unes ce qu'elles ont été, et aux autres ce qu'elles doivent être. La dignité de cet emploi paraît n'avoir été sentie que par les anciens : il semble qu'en général ils soient plus mâles et plus grands que nous. C'est chez eux qu'on rencontre tout ce qu'on entend communément par *une manière large*; et l'on dirait que ce mot a été trouvé pour eux. Le fonds

de leurs ouvrages est riche, et tel d'entre eux a distribué ses dépouilles à vingt modernes. Une centaine de vers traduits de Virgile a suffi pour faire réussir la tragédie de Didon; et nous avons de fort bons écrits qui ne sont que des commentaires de quelques pages de l'antiquité. Nous pouvons sans doute lui opposer de grands hommes; mais si je voulais, en exceptant ces génies privilégiés, me former une idée du plus grand nombre des écrits qui ont réussi parmi nous, et de ceux qui nous sont restés des anciens, je me figurerais d'un côté un jeune homme aimable et brillant, habillé à la moderne, serré dans ces parures étroites et mesquines que nous croyons élégantes, et qui désolent nos peintres lorsqu'il faut les mettre sur la toile, la chevelure bien peignée et bien blanchie, les traits fins et délicats, les yeux vifs et la contenance légère; et de l'autre côté un homme mûr, à moitié nu, recouvert d'une draperie ondoyante, la physionomie noble et ouverte, le front élevé, un air d'inspiration dans les regards, de l'expression dans tous les traits, des cheveux naturellement bouclés, flottant sur des épaules larges, des membres robustes, des muscles prononcés, et dans toute sa personne un ensemble qui

attache et qui plaît davantage à mesure qu'on le considère.

C'est en lisant les anciens qu'on juge et qu'on goûte mieux les bons modernes qui leur ressemblent; c'est avec eux que le goût s'épure et que l'ame s'élève et se fortifie, que le sentiment de la vraie gloire et l'amour du vrai beau s'accroissent et s'affermissent. On ne les lit pas assez. Nous avons beaucoup d'écrivains et peu d'hommes de lettres. Racine, Boileau, Fénelon, étudiaient sans cesse l'antiquité: M. de Voltaire, l'héritier du siècle de Louis XIV, est rempli du siècle d'Auguste. Quel homme de lettres d'une classe distinguée n'a pas souvent à se plaindre des injustices de ses contemporains? Eh bien! qu'il se réfugie alors dans le sein de l'antiquité; c'est là son véritable asile. Si les progrès du mauvais goût, les préventions de l'ignorance, les noirceurs de l'envie, les outrages de la haine, jettent dans son ame ce découragement involontaire qui se fait sentir quelquefois à ceux qui aiment le plus les beaux arts, et qui leur ont tout sacrifié, alors qu'il revienne vivre avec Horace, Virgile et Cicéron; qu'il en fasse ses amis et ses consolateurs; qu'il converse avec ces grandes ames: la sienne retrouvera tout son courage;

et c'est avec de pareils confrères qu'il oubliera ses ennemis.

Qui est-ce qui n'a pas mieux senti la dignité de l'homme en lisant les Tusculanes de Cicéron? Qui est-ce qui ne s'est pas affermi dans l'amour de la vérité en voyant le portrait qu'il trace de la raison? « La raison, dit-il, a dans soi quelque chose de noble et d'excellent fait pour commander et non pour obéir; un caractère élevé au-dessus des choses humaines, qui ne craint rien, qui ne cède à personne, que rien ne détruit. » Tout ce qu'on a dit sur la clémence vaut-il cet endroit du plaidoyer pour Ligarius, où il dit à César: « Il n'y a rien de plus grand dans ta fortune que de pouvoir conserver la vie à une foule d'hommes, et rien de plus grand dans ton ame que de le vouloir. »

Mais d'où naît ce charme qui attache dans leurs ouvrages et nous y rappelle sans cesse? Qu'est-ce qui soutient en eux ce ton d'élévation naturelle qui ne se dément presque jamais? C'est que les lettres étaient pour eux un besoin de l'ame, et non pas un métier de convenance; c'est qu'ils répandaient sur le papier des idées et des sentimens qu'ils ne cherchaient pas ailleurs qu'en eux-mêmes;

c'est qu'ils ont un caractère qui leur appartient et qui donne sa couleur à tout ce qu'ils composent. Aussi ne voyez-vous jamais chez eux ce mélange de tons que l'on remarque aujourd'hui dans une foule d'auteurs qui ne peuvent en avoir un qui leur soit propre. Rien n'est si rare parmi nous que d'écrire avec son ame et avec son esprit. Tel homme, qui n'a rien dans la tête, veut absolument faire un ouvrage: il lit ceux qu'on a faits, et il en compose une bigarrure: il épie tous les événemens du jour, et va *épi-traitant* sur tous les sujets. Le fonds de son caractère est léger; il voudra être sérieux; il voudra s'adapter des couleurs grandes ou sombres, qu'il mêlera mal-adroitement avec un coloris d'éventail qui est le sien. Toute matière lui paraîtra bonne, pourvu qu'il écrive; et, ne s'arrêtant point dans son incurable facilité, il se trouvera en peu de temps volumineusement frivole, et parviendra au douzième tome, lorsque peut-être il n'aurait pas écrit douze pages, s'il s'était demandé de bonne foi pourquoi il écrivait et ce qu'il avait à dire.

On ne trouve chez les anciens aucune trace de cette ridicule manie: leurs écrivains les plus médiocres ont tous une manière qu'ils

ne cherchent point à amalgamer avec celle d'autrui. Ce n'est pas qu'il n'y eût à Rome, comme à Paris, un peuple de misérables imitateurs, qu'Horace appelle un *bétail esclave*; mais ils étaient généralement méprisés; et, ce qui sert à le prouver, c'est que leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus. Nous n'avons aucun des mauvais poètes dont l'antiquité fait mention; c'est qu'alors les productions de l'esprit ne se multipliaient que par des copies manuscrites, qu'on ne prenait guère la peine de faire que pour les ouvrages approuvés: ceux qui vivaient du métier de copistes n'auraient pas trouvé le débit des autres, et savaient trop bien mettre leur temps et leur travail à profit, pour se ruiner en faveur d'un plat écrivain. Ainsi les mauvais ouvrages s'anéantissaient d'eux-mêmes. Ce n'est que depuis l'invention de Guttemberg, que la sottise est immortelle comme le génie; que les bibliothèques sont devenues immenses, parce que les folies des hommes sont inépuisables, et que, dans ces vastes dépôts où tout se conserve, on trouve l'*Année littéraire*, en cent volumes, occupant plus de place que tous les chefs-d'œuvres des anciens et des modernes réunis ensemble.

Un abus beaucoup plus funeste, que les anciens ne connaissaient pas, c'est cette incroyante multitude de journaux dont notre littérature est surchargée, et dont la plupart la déshonorent. Lorsqu'au commencement du siècle passé Sallo imagina ce genre d'ouvrage, dont Bayle prouva dans la suite l'utilité, on était bien éloigné d'imaginer les excès qu'il produirait un jour. Rien ne prouve mieux combien l'imbécillité humaine est un excellent revenu, que de voir avec quelle confiance les plus ineptes barbouilleurs annoncent, sous différens titres, qu'ils instruiront le public toutes les semaines, ou tous les mois, ou tous les quinze jours, de ce qu'il doit approuver ou blâmer. Il faut convenir que les premiers ouvrages périodiques n'avaient point cette ridicule impertinence. Les journaux des savans, ceux de Bernard, ceux de Bayle, étaient des dissertations très-circonspectes et très-détaillées sur les écrits sérieux et instructifs; on n'y parlait même que fort peu des ouvrages d'imagination et de la littérature agréable: on se souvenait que les beaux arts veulent être plus sentis que discutés, que rien n'est plus délicat que de prononcer sur le talent et le génie que le temps seul peut mettre à leur place. Bientôt

pendant l'ignorance et l'envie eurent des bureaux d'adresse où la foule allait chercher des jugemens. De Visé dénigrait Racine et Molière dans le *Mercuré Galant* : mais le ton aigre de ses censures était encore de la modération, si l'on songe aux scandales de notre siècle. Ce n'est que de nos jours qu'on a vu s'ériger en juges et en aristarques, des hommes qui ne pourraient pas écrire dix lignes d'un style correct et raisonnable; qui, n'ayant aucune connaissance de la littérature ancienne et étrangère, se font un métier de juger la nôtre, comme on s'en fait un de colporter des livres qu'on n'entend pas; qui composent leurs louanges et leurs satires avec une douzaine de phrases classiques et pédantesques, comme on fait, dit-on, un opéra avec cent mots; qui écrivent à l'usage des sots contre les bons écrivains, et n'ont pas même le talent que donne la haine, celui de médire avec esprit; qui dégoutent la malignité même à force d'ennui, et ne supportent le mépris public que parce qu'il est à peine égal à celui qu'ils ont pour eux-mêmes; qui font pitié à ceux qu'ils dénigrent, et sont au-dessous de ceux qu'ils louent. (1)

(1) Ce morceau se trouva placé assez naturellement

On a même été plus loin. Quelques écrivains supérieurs, las de se voir tous les jours impunément insultés, ont fait justice, en quelques lignes, des volumes imprimés contre eux. Qu'est-il arrivé? Les zoïles, irrités par le châtement, n'ont plus connu ni bornes ni mesure : la rage a conduit leur plume, et les personnalités les plus grossières, les emportemens de la plus brutale insolence ont souillé le papier. Aveuglés par la fureur, ils se sont heurtés mal-adroitement contre des productions d'un mérite reconnu, et n'ont épargné ni les artifices les plus bas,

dans le *Mercuré*, en 1769. Un journaliste que, d'après son aveu, il est inutile de nommer, crut devoir s'y reconnaître. Il se fait écrire une lettre, où on lui dit qu'il est impossible qu'on ait voulu parler d'un autre que de lui; ce qui est ingénieux. Il répond à vingt lignes par vingt pages; ce qui est précis : et ces vingt pages sont en style du père Garasse. (*Note de M. de La Harpe.*)

N. B. La note précédente se trouve expliquée pages 92 et 93, du 1^{er} tome de l'Année Littéraire de Fréron, père, pour l'an 1771. Il paraît que La Harpe a voulu désigner ici ce journaliste, qui l'avait critiqué avec acharnement. Nous aurions été assez portés à retrancher cette sortie contre Fréron, à qui on a reproché trop de partialité contre plusieurs auteurs, mais qui a eu le mérite de défendre avec courage la religion et le gouvernement de son pays. (*Note de l'éditeur.*)

ni les mensonges les plus grossiers; défigurant les ouvrages au point de n'en pas citer dix vers ou deux phrases de suite, de changer la ponctuation pour rendre ridicule ce qui ne l'était pas, de profiter des fautes d'impression les plus visibles pour les mettre sur le compte de l'auteur, d'altérer entièrement le fond de l'ouvrage, et de le présenter sous le jour le plus faux; enfin, perdant toute pudeur, et affirmant qu'un livre est tombé quand tout le monde le sait par cœur et qu'on l'imprime dans toute l'Europe; non pas qu'ils croient que ces puériles manœuvres puissent faire beaucoup d'impression, mais uniquement pour exhaler une haine que ses motifs et son impuissance rendent également méprisables.

Mais, dit-on, il est si facile de confondre ces vils calomniateurs des arts, de les convaincre, à chaque ligne, d'ignorance ou d'infidélité! C'est précisément ce qu'ils demandent, et ce qu'il ne faut pas faire. Est-ce qu'on peut confondre un homme qui a la plume à la main deux ou trois fois par mois? Il répliquera toujours, n'importe comment: vous perdrez votre temps, et vous le ferez payer du sien. Son métier est d'avoir tort: c'est une querelle qu'il lui faut. Que lui prou-

verez-vous? que votre ouvrage est bon? Les lecteurs ont déjà pris leur parti là-dessus: ce n'est plus votre livre qui pique leur curiosité, mais la manière dont on l'attaquera: c'est toujours un spectacle pour eux; et il ne faut pas qu'un homme de lettres y soit acteur. Que doit-il donc faire? Ne jamais répondre sur ses écrits au détracteur absurde dont les feuilles fugitives se détruisent d'elles-mêmes tous les huit jours: mais se servir du pinceau que le génie sait manier, pour déposer dans des monumens durables le portrait de l'ennemi des talens; le représenter dans toute sa difformité, et le forcer de se contempler dans sa bassesse. Le public dira, *C'est lui*; et lui-même se dira, *C'est moi*. S'il est difficile d'être plus coupable, il est rare d'être plus puni.

Détournons nos regards de tant d'avilissement et d'opprobre, et jetons un coup d'œil sur ces grands hommes de l'antiquité, qui, sans craindre de pareils ennemis, ont enrichi les siècles de leurs travaux immortels et nous ont tracé le magnifique tableau de ces nations anciennes à qui rien n'a ressemblé. J'aurais voulu parler des historiens grecs; mais cet examen me mènerait trop loin, et je me borne aux historiens romains, d'au-

tant plus volontiers que ce sujet trouve plus naturellement sa place à la tête d'une traduction de Suétone.

Tite-Live a été nommé avec justice le père de l'Histoire Romaine, *Romanæ historiæ pater*. C'est un des hommes les plus naturellement éloquens qui aient jamais écrit. C'est sans travail et sans effort que son style se trouve au niveau de la grandeur romaine. Il n'est jamais ni au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Sa diction est pleine de charmes et de douceur; quelques anciens l'ont comparée à un fleuve de miel. Personne n'a possédé à un plus haut degré cette facilité abondante, cette richesse d'expression qui caractérise l'écrivain formé par la nature. Quintilien, l'homme de l'antiquité, qui a eu le plus de goût dans le siècle qui a succédé au siècle du génie, regarde Tite-Live et Cicéron comme les auteurs qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa narration, dit-il, est singulièrement agréable et de la clarté la plus pure: ses harangues sont d'une éloquence au-dessus de toute expression; tout y est parfaitement adapté aux personnes et aux circonstances. Il excelle sur-tout à exprimer les sentimens doux et touchans,

« et nul historien n'est plus pathétique. » On lui a reproché de nos jours, ainsi qu'à Salluste et aux autres anciens, ces harangues que l'on regarde plutôt comme des efforts de l'art oratoire que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius et Scipion n'aient pas dit dans le sénat précisément les mêmes choses que Tite-Live leur fait dire; mais, s'il est très-probable qu'ils ont dû parler à peu près dans le même sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien. Il lui est défendu de controuver, mais non pas d'embellir. D'ailleurs il faut observer que nos mœurs et notre éducation ne sont pas, à beaucoup près, celles des anciennes républiques. L'art de parler était un des talens les plus essentiels et les plus nécessaires à un citoyen, un de ceux que l'on cultivait avec le plus de soin dans la première jeunesse, et la partie la plus importante des études. Quiconque à Rome aspirait aux charges, devait être en état de s'énoncer avec facilité et avec grace devant six cents sénateurs, de savoir motiver et soutenir un avis qu'on attaquait avec toute la liberté républicaine, et quelquefois de perorer devant l'assemblée du peuple romain, composée d'une multitude innom-

brable et tumultueuse. Les accusations et les défenses judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les membres les plus considérables de l'état cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple, et l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Le spectacle des tribunaux romains n'était pas tout à fait celui de nos plaidoiries du palais, où quiconque a pris ses degrés en droit peut venir, à l'audience de sept heures, discuter longuement des querelles obscures et des formes gothiques qu'il faut citer dans le jargon barbare où elles ont été rédigées. A Rome, toutes ces petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tel que celui des *Centumvirs*; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers romains, choisis et assujettis à un serment, dans un vaste *Forum* rempli d'une foule attentive; et celui qui osait s'exposer à une épreuve aussi éclatante, devait être bien sûr de ses talens et de sa fermeté. C'est là qu'un homme était jugé pour la vie : ses espérances et son élévation dépendaient de l'opinion qu'il donnait de lui dans cette lice dangereuse. Les enfans de

famille y assistaient assidument; et c'est ce qu'on appelait les exercices du *Forum* : c'étaient ceux de toute la jeune noblesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi haranguassent beaucoup plus souvent et plus facilement que nous ne l'imaginons. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il est même quelquefois défendu de persuader. Aussi voyons-nous que, chez les Romains et chez les Grecs, l'éloquence était une des qualités communes à tous les grands personnages, au lieu que, parmi nous, elle semble n'être que le partage de ceux qui en ont fait une étude particulière. Quiconque peut payer un secrétaire est dispensé, je ne dis pas d'être éloquent, mais même de savoir répondre à une lettre. Il est fort rare, dans nos mœurs, qu'un homme puisse prononcer sur-le-champ un discours digne d'être écrit. Il est cependant très-certain que la première harangue de Cicéron contre Catilina, qui déterminait ce scélérat intrépide à sortir de Rome, ne pouvait être préparée, puisqu'on était fort loin de penser que Catilina osât paraître dans le sénat. Il se peut qu'en la transcrivant,

L'orateur l'aît corrigée et embellie, et rien même n'est plus vraisemblable; mais il fallait que le discours, tel qu'il fut prononcé sur-le-champ, fût encore très-beau, puisque Saluste, qui n'aimait pas Cicéron, dit dans son histoire : « C'est alors que M. Tullius, consul, prononça cette belle harangue qu'il a publiée depuis. » S'il y avait eu une différence frappante entre l'ouvrage écrit et le discours débité, un ennemi n'aurait pas manqué de l'observer.

Les Gracques, César, Caton, Scipion, étaient de très-grands orateurs, c'est-à-dire, dans la langue républicaine, de très-grands hommes d'état. Il faut avouer aussi que l'éloquence de pareils hommes, qui réunissaient une ame forte, un esprit cultivé et de grands intérêts, devait produire des chefs-d'œuvres; et que ce que l'on nomme éloquence dans ceux à qui la vanité d'être imprimés inspire la prétention d'écrire, et qui rajeunissent des lieux communs pour être loués dans un journal, doit s'appeler de la rhétorique. L'homme passionné est le véritable orateur. Aussi j'oserai dire que la grande éloquence, parmi les modernes, se trouve bien plutôt dans nos belles tragédies que dans les oraisons funèbres ou dans les panégyriques; dont les au-

teurs, en supposant qu'ils écrivent avec goût et sans enflure, ne peuvent guère être que des hommes diserts, de beaux écrivains, et jamais des hommes pleins de la chose dont ils parlent, ce qui est la seule manière d'être vraiment éloquent. La lettre de Brutus à Cicéron est certainement le plus beau morceau que l'antiquité nous ait laissé : cependant Brutus ne croyait pas faire un ouvrage; il épanchait une ame libre et indignée, et rien n'est au-dessus de ce qu'il écrivait. Dans le siècle qui suivit celui d'Auguste, le panégyrique de Pline, et les écrits de Sénèque, furent des ouvrages d'esprit, des productions de rhéteurs; on n'y trouve aucune trace du style républicain. La trempe des esprits avait changé le gouvernement.

Pour revenir à Tite-Live, dont les harangues ont occasionné cette digression, ces harangues sont si belles, que leur censeur le plus sévère serait sans doute bien affligé qu'elles n'existassent pas. On peut croire d'ailleurs, sur ce que je viens d'exposer, que ces grands hommes qu'il fait parler dans son histoire ont souvent puisé dans leur ame d'aussi grands traits, que ceux que leur attribue le génie de Tite-Live, et ont dû même

produire de plus grands effets de vive voix, qu'il n'en produit sur le papier.

La réputation de Tite-Live s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix, qui, dans ce temps, était pour les Romains une extrémité du monde, partit de son pays uniquement pour voir Tite-Live, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. S. Jérôme, dans une lettre à Paulin, dit très-heureusement à ce sujet : « C'était sans doute une
« chose bien extraordinaire, qu'un étranger,
« entrant dans une ville telle que Rome,
« y cherchât autre chose que Rome même. »

On ne sait que trop que nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages, ainsi que de ceux de Tacite. Ces pertes, si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

On l'accuse de faiblesse et de superstition ; parce qu'il rapporte très-exactement et très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire dans un empire, où tout était présage et auspice, et où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer

l'heure du jour et l'état du ciel. Je crois bien que du temps d'Auguste on commençait à être moins superstitieux ; mais le peuple l'était toujours, et ceux qui le gouvernaient n'en étaient pas fâchés : c'est un esclavage de plus auquel ils l'accoutumaient ; et même de tout temps le sénat avait plié la religion et les auspices à ses intérêts. Les livres des Sibylles, que l'on ouvrait de temps en temps, étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut. Ces notions suffirent pour nous persuader que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, et se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pas pourtant que je voulusse assurer que Tite-Live n'avait sur ce point aucune crédulité ; je dis simplement que ce qu'il a écrit ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très-possible qu'avec un beau génie on croie à la fatalité et à la divination. On soupçonnerait volontiers, en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une et à l'autre.

Avant que de parler de ce grand homme, le plus sublime de tous les écrivains de l'antiquité, jetons un coup d'œil sur Salluste

qui l'a précédé, que quelques anciens (1) ont nommé le premier des historiens romains, avant que Tacite existât, et qui a conservé dans la postérité un rang très-distingué. Quintilien et Patercule le comparent à Thucydide, et le même Quintilien compare Tite-Live à Hérodote. Je serais tenté de croire que l'admiration que les Romains avaient pour la littérature grecque, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans les avis de Quintilien, qui, d'ailleurs, était un esprit sage et éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont de bien plus grands coloristes que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes: l'un se fait admirer par sa profusion brillante, l'autre par sa rapidité énergique. Il est vrai que Sal-

(1) Entre autres, Martial, qui dit en termes exprés :

Crispus Romanâ primus in historiâ.

luste s'est proposé pour modèle la sage précision de Thucydide, et l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés et que nous avons perdus. L'on sait qu'il avait écrit une grande partie de l'histoire romaine. Mais, en imitant la précision de Thucydide, il lui donne beaucoup plus de nerf et de force, et Quintilien lui-même fait sentir cette différence. « Dans l'auteur grec, « dit-il, quelque serré qu'il soit, vous pour-
« riez encore retrancher quelque chose, non
« pas sans nuire à l'agrément de la diction,
« mais du moins sans rien ôter à la pléni-
« tude des pensées. Mais, dans Salluste, un
« mot supprimé, le sens est détruit: et c'est
« ce que n'a pas senti Tite-Live, qui lui re-
« prochait de défigurer les pensées des Grecs
« et de les affaiblir, et qui lui préférait Thu-
« cydide, non qu'il aimât davantage ce der-
« nier, mais parce qu'il le craignait moins,
« et qu'il se flattait de se mettre plus aisément
« au-dessus de Salluste, s'il mettait d'abord
« Salluste au-dessous de Thucydide. »

Ce morceau fait voir que Tite-Live, dont on croit volontiers les mœurs aussi douces

guée. Sa grande passion était pour les femmes d'affranchis ; et, ce qui est assez remarquable et ce qu'indique le passage d'Horace dont je viens de parler, c'est que le commerce avec une femme d'affranchi était bien regardé comme honteux, mais non pas comme un adultère. C'est une grande preuve du mépris profond que les Romains, du temps de la république, avaient pour les affranchis, et dont ceux-ci se vengèrent bien sous les empereurs.

On reproche à Salluste une hypocrisie odieuse. On prétend qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs et tromper ses contemporains et la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austère, et en étalant une morale qui n'était point celle de son cœur ; qu'il ne recherchait les expressions antiques que pour faire croire que ses mœurs se sentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la république ; et qu'il empruntait les termes de Caton dans son livre *des Origines*, pour ressembler en quelque chose à ce modèle de la vertu. Lénas, affranchi de Pompée, appelait Salluste *un très-mal-adroit voleur des expressions de Caton*. Cependant ce n'était pas le moyen de faire sa cour à César,

à qui d'ailleurs il cherchait à plaire, et qui était auteur d'une satire très-amère contre les deux Catons. Quoi qu'il en soit, ou par son talent ou par ses flatteries, ou peut-être par tous les deux, il obtint de César la dignité de préteur, et il le servit si bien dans la guerre d'Afrique, que César, après la victoire, lui donna le gouvernement de Numidie avec le titre de propréteur. C'est là qu'il amassa des richesses immenses, dont il jouit avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'était vu dans une grande pauvreté. Il acheta ces jardins fameux, connus depuis sous le nom de jardins de Salluste, et une maison de campagne délicieuse auprès de Tivoli. Les peuples de sa province l'accusèrent de concussion auprès du dictateur César ; mais il fut dispensé de répondre, en donnant au maître qu'il avait servi une partie de l'argent qu'il avait volé, et s'assura une possession paisible pour le reste de sa vie.

On ne peut pas dire de Tacite, comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu ; il la fait aimer à ses lecteurs autant que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son ame, singulièrement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être embarrassée, nerveuse sans

être tendue : il parle à la fois à l'ame, à l'imagination et à l'esprit : on pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénètre plus ou moins, selon le degré de ses forces : en général, il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. Le secret de son style, qu'on n'égalera jamais, tient non seulement à son génie, mais encore aux circonstances où il s'est trouvé. Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixèrent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter en silence le règne abominable de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, par égard pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont elle devait recueillir les avantages ; il fut contraint de plier la hauteur de son

ame et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espère, et qui ne doit rien condamner sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié d'un tyran, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens et du mérite d'un sujet pour ne pas effaroucher la tyrannie, faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse, qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et qui est toujours suspect au mauvais prince, qui sait que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager. Voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur, un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté

ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui : chaque ligne porte un sentiment dans l'ame. Il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient; et ces horreurs même attachent tellement, qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité dans tout ce qu'elle a d'auguste et d'imposant; et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience d'un mauvais roi.

On a dit qu'il voyait par-tout le mal et qu'il calomniait la nature humaine. Il ne pouvait au moins calomnier les temps où il a vécu. Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Baréa, de Thraséas; enfin, que le panégyriste d'Agricola ne voyait pas la vertu où elle était? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola est le désespoir des biographes; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvres. Il l'écrivit dans un temps de calme et de bonheur. Le règne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de

Trajan, le consolait d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant; il semble qu'il commence à pardonner. C'est là qu'il donne cette leçon si belle et si utile : « L'exemple d'Agricola, dit-il, nous apprend « qu'on peut être grand sous un méchant « prince, et que la soumission modeste, « jointe aux talens et à la fermeté, peut donner une autre gloire que celle où sont parvenus des hommes plus impétueux qui n'ont cherché qu'une mort illustre et inutile à la patrie. »

Tacite épousa la fille de cet Agricola dont il a écrit la vie, et qui fut un des plus grands hommes de son temps. Il fut étroitement lié avec Pline le Jeune, et plusieurs lettres charmantes de cet ingénieux écrivain sont des témoignages de leur amitié et de son admiration pour Tacite. Il n'y a pas bien long-temps que son mérite supérieur commence à être senti. Des rhéteurs outrés dans leurs principes, des pédans qui ne connaissaient point d'autre manière d'écrire que celle de Cicéron, nous avaient accoutumés dans le siècle passé à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre, comme un auteur obscur et affecté. C'est à de pareilles

gens qu'il faut citer Juste Lipse, que, d'ailleurs, je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément : « Chaque page, chaque « ligne de Tacite est un trait de sagesse, un « conseil, un axiome : mais il est si rapide « et si concis, qu'il faut bien de la sagacité « pour le suivre et pour l'entendre. Tous les « chiens ne sentent par le gibier, et tous « les lecteurs ne sentent pas Tacite. »

J'ai déjà dit un mot de Quinte Curce. On ne s'accorde pas sur le temps où il vivait : les uns le placent sous Auguste, d'autres sous Vespasien, d'autres sous Trajan. Freinsheimius a suppléé les deux premiers livres de son ouvrage et une partie du dernier. Le style de Quinte Curce est très-orné. Il excelle dans les descriptions de batailles. Sa fameuse harangue des Scythes est un chef-d'œuvre. On le soupçonne de s'être permis dans l'histoire de son héros beaucoup d'embellissemens romanesques : cette accusation ne paraît pas fondée. Il ne dissimule aucune des mauvaises qualités et des fautes d'Alexandre ; et, quant à la vérité des faits, si l'on consulte une dissertation de Tite-Live sur le succès qu'aurait eu ce conquérant, s'il eût porté ses armes en Italie, on verra que

les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquièrent la Macédoine.

Les abrégiateurs peuvent former une seconde classe d'historiens. Je parlerai d'abord de Justin, à cause de l'étendue et de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins.

Nous avons de lui l'abrégé d'une histoire universelle de Trogue Pompée, absolument perdue pour nous. Si on nous l'eût conservée, nous saurions plus précisément comment les anciens concevaient le plan d'une histoire universelle, et quelle idée ils en avaient. Bossuet n'a jamais prétendu en faire une. Les cent premières pages de son discours, qui contiennent un résumé de l'histoire ancienne, sont très-belles et pleines de la dignité antique ; le reste est d'un théologien plutôt que d'un historien philosophe. L'abrégé de Justin doit nous faire penser que le nouveau système d'histoire introduit par la philosophie n'était pas celui des historiens de l'antiquité. Depuis que tous les esprits sont tournés vers la législation et l'économie politique, ce que nous recherchons le plus dans une histoire, c'est l'étude des mœurs, des coutumes, des lois, que nous voulons

comparer avec celles de nos jours; et cette comparaison est vraiment intéressante. Notre curiosité sur cet objet ne trouve pas beaucoup à se satisfaire dans les historiens du siècle passé, ni même dans ceux de ce siècle, en exceptant l'*Abrégé chronologique* de M. le président Hénaut, qui, dans sa marche rapide, ne laisse pas de s'arrêter de temps en temps sur les variations importantes et sur ce qui fait époque dans les mœurs de la nation. Il faut excepter sur-tout l'*Essai sur l'histoire générale*, qui, comme je l'ai dit ailleurs, est le tableau le plus vaste que jamais l'éloquence ait offert à la raison. (1)

Ce n'est pas que nous n'ayons des écrivains qui se sont principalement occupés de nos anciennes coutumes, et des changemens dans nos mœurs : telles sont les recherches de Pasquier, de Baluze, etc.; mais jamais ils ne se sont donnés pour historiens; ce sont de simples dissertateurs. Et de même, chez les anciens, il faut chercher les mœurs romaines dans les *Antiquités* de Denis d'Halicarnasse, qui n'a pas prétendu faire une

(1) M. de La Harpe, dans ses dernières années, portait un jugement bien différent sur cet ouvrage de Voltaire. (*Note de l'éditeur.*)

histoire, et non pas dans Tite-Live, dans Salluste, dans Tacite, etc. : ces grands hommes croyaient avoir rempli tous leurs devoirs quand ils étaient vrais et éloquens. Parmi nous, Saint-Réal, l'abbé de Vertot, ont écrit aussi des histoires anciennes ou étrangères avec plus d'élégance que de philosophie. Mais Daniel, Mézerai, et les autres qui ont écrit l'histoire de France, ne sont pas plus disertés que profonds, pas plus orateurs que philosophes, et ne satisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raison.

Tacite a fait un traité particulier des mœurs des Germains. On demande aujourd'hui qu'un homme qui compose l'histoire d'une nation, entremêle avec habileté et avec goût le récit des faits avec l'examen des mœurs, qu'il nous mette sans cesse sous les yeux le rapport des uns avec les autres, discute sans pesanteur et raconte sans emphase. Mais pourquoi ne voyons-nous pas chez les anciens un seul ouvrage de ce genre, et ne voyons-nous pas même qu'on l'ait exigé ? (Car il faut regarder la *Cyropédie* de Xénophon comme un roman moral dans le goût du *Télémaque*, et non pas comme une histoire.) Pourquoi, d'un autre côté, ce nouveau genre de philosophie historique nous

paraît-il aujourd'hui si nécessaire ? Voici peut-être la raison de cette différence entre nous et les anciens. Nous avons été longtemps barbares ; long-temps nous n'avons su ni ce que nous étions ni ce que nous devions être. L'Europe entière, gouvernée arbitrairement et sans principes, sans aucune limite marquée entre les pouvoirs et les juridictions ; livrée au mélange bizarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, et de quelques lois romaines interprétées par l'ignorance ; l'Europe n'offre jusqu'au seizième siècle qu'un chaos, un labyrinthe, où se heurte cette foule de nations échappées aux fers des Romains, pour tomber dans ceux des barbares du Nord, aussi grossières que leurs nouveaux vainqueurs, et sur lesquelles l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine jusqu'au moment où la lumière des arts vient les éclairer. L'étude de ces nations est donc de connaître leurs ancêtres dont elles n'ont rien conservé, de chercher des traces de ce qui n'est plus, de voir à quel point elles sont différentes de leurs pères. Mais les Romains, mais les Grecs ont été toujours, à la corruption près, ce que leurs pères avaient été. Les lois des douze tables étaient en vigueur sous Auguste,

comme au temps des guerres de Samnites. Le sénat, pendant sept cents ans, avait eu la même forme, s'était gouverné par les mêmes principes. Les magistratures étaient les mêmes. Le peuple de Rome et celui d'Athènes furent toujours gouvernés, l'un par des tribuns, l'autre par ses orateurs. La discipline militaire, la tactique, la légion subsistèrent sans aucun changement considérable depuis Pyrrhus jusqu'à Théodose. Le luxe augmentait sans doute avec les richesses, et la table de Lucullus et de Mécène n'était pas celle de Numa ni de Fabricius. Mais la robe consulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus : il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives ; au lieu qu'aujourd'hui l'habillement d'un grand seigneur, qui fait sa cour à Versailles, ne ressemble pas plus à celui de ses aïeux, que son existence ne ressemble à celle des barons de Philippe Auguste, et qu'un régiment d'infanterie ne ressemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre sur nos ancêtres, et que les Romains et les Grecs ne voulussent savoir de leurs pères que leurs exploits ; tout le reste leur était suffisamment connu. Tout

citoyen, se promenant à Rome, dans la place publique, du temps des Césars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé le premier tribun du peuple. S'il prétendait au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches et obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît son épée, pourrait bien être mis aux Petites-Maisons.

Justin, qui n'est pas un peintre de mœurs, est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair, naturel, sans affectation, sans enflure, et semé de morceaux fort éloquens. On lui reproche quelques phrases d'une latinité qui ne nous paraît pas pure, c'est-à-dire, que nous ne retrouvons point dans les écrivains du siècle d'Auguste. Mais sommes-nous bien sûrs de parler mieux latin, qu'on ne le parlait sous les Antonins ? Un étranger qui apprendrait notre langue, et qui verrait dans M. de Voltaire, dans Montesquieu, dans M. de Buffon, des expressions et des tournures dont il n'y a point d'exemples dans Bossuet, Fénelon, et les autres écrivains du siècle de Louis XIV, serait-il bien fondé à affirmer que le langage

des uns n'est pas aussi pur que celui des autres ?

Au reste, il ne faut pas chercher dans l'abrégé de Justin beaucoup de méthode ni de chronologie : c'est un tableau rapide des plus grands événemens arrivés chez les nations conquérantes ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, et peuvent donner une idée de cette manière antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens grecs et romains, et de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade, long-temps exilé de sa patrie, y rentre enfin après avoir été tour à tour le vainqueur et le sauveur de ses concitoyens.

« Les Athéniens se répandent en foule au-
« devant de cette armée triomphante : ils
« regardent avec admiration tous les guer-
« riers qui la composent, et sur-tout Alci-
« biade ; c'est sur lui que la république en-
« tière a les yeux, que tous les regards s'at-
« tachent avidement : ils le contemplent
« comme un envoyé du ciel, comme le dieu
« de la victoire. On rappelle avec éloge tout
« ce qu'il a fait pour sa patrie, et même ce
« qu'il a fait contre elle : ils se souviennent

« de l'avoir offensé, et ils excusent ses res-
 « sentimens. Tel a donc été, disent-ils, l'as-
 « cendant de cet homme, qu'il a pu lui seul
 « renverser un grand empire et le relever,
 « que la victoire a toujours passé dans le
 « parti où il était, et qu'il semble qu'il y ait
 « un accord inviolable entre la fortune et
 « lui. On lui prodigue tous les honneurs,
 « même ceux qu'on ne rend qu'à la divinité :
 « on veut que la postérité ne puisse décider
 « s'il y a eu dans son bannissement plus d'i-
 « gnominie, que d'éclat dans son retour. On
 « porte au-devant de lui, pour orner son
 « triomphe, ces mêmes dieux dont on avait
 » autrefois appelé la vengeance sur sa tête dé-
 « vouée. Athènes voudrait placer dans le ciel
 « celui à qui elle avait voulu fermer tout asile
 « sur la terre. Les affronts sont réparés par
 « les honneurs, les pertes compensées par les
 « largesses, les imprécations expiées par les
 « vœux. On ne parle plus des désastres de
 « Sicile qu'il a causés, mais des succès qui
 « l'ont signalé dans la Grèce. On oublie les
 « vaisseaux qu'il a fait perdre, pour ne se
 « souvenir que de ceux qu'il vient de pren-
 « dre sur les ennemis. Ce n'est plus Syracuse
 « que l'on cite, c'est l'Ionie et l'Hellespont :
 « tant il était impossible à ce peuple de se

« modérer jamais à l'égard d'Alcibiade, ou
 « dans sa haine ou dans son amour. »

Nous citerons encore le portrait de Phi-
 lippe de Macédoine, et le parallèle de ce
 prince avec son fils Alexandre.

« Philippe mettait beaucoup plus de re-
 « cherche et de plaisir dans les apprêts d'un
 « combat, que dans l'appareil d'un festin.
 « Les trésors n'étaient pour lui qu'une arme
 « de plus pour faire la guerre. Il savait mieux
 « acquérir des richesses que les garder, et
 « fut toujours pauvre en vivant de brigandage.
 « Il ne lui en coûtait pas plus pour
 « pardonner que pour tromper, et il n'y
 « avait point pour lui de manière honteuse
 « de vaincre. Sa conversation était douce et
 « séduisante : il était prodigue de promesses
 « qu'il ne tenait pas; et, soit qu'il fût sé-
 « rieux ou gai, il avait toujours un dessein.
 « Il eut des liaisons d'intérêt, et aucun atta-
 « chement. Sa maxime constante était de ca-
 « resser ceux qu'il haïssait, de brouiller ceux
 « qui s'aimaient, et de flatter séparément
 « ceux qu'il avait brouillés; d'ailleurs élo-
 « quent, donnant à tout ce qu'il disait un
 « tour remarquable et plein de finesse et
 « d'esprit, et ne manquant ni de prompti-
 « tude à imaginer, ni de grace à s'énoncer.

« Il eut pour successeur son fils Alexandre,
 « qui eut de plus grandes vertus et de plus
 « grands vices que lui. Tous deux triom-
 « phèrent de leurs ennemis, mais diverse-
 « ment : l'un n'employait que la force ou-
 « verte ; l'autre avait recours à l'artifice :
 « l'un se félicitait quand il avait trompé ses
 « ennemis ; l'autre, quand il les avait mis
 « en déroute : Philippe avait plus de politi-
 « que, Alexandre plus de grandeur : le père
 « savait dissimuler sa colère et quelquefois
 « même la surmonter ; le fils ne connaissait
 « dans ses vengeances ni délais ni bornes.
 « Tous deux aimaient trop le vin ; mais l'i-
 « vresse avait en eux différens effets : Phi-
 « lippe, au sortir d'un repas, allait chercher
 « le péril et s'y exposait témérairement ;
 « Alexandre tournait sa fureur contre ses
 « propres sujets : aussi l'un revint souvent
 « du champ de bataille couvert de blessures ;
 « l'autre se leva de table souillé du sang de
 « ses amis. Ceux de Philippe n'étaient point
 « admis à partager son pouvoir ; ceux d'A-
 « lexandre sentaient le poids de sa domina-
 « tion : le père voulait être aimé ; le fils vou-
 « lait être craint. Tous deux cultivèrent les
 « lettres, mais Philippe par politique, Alexan-
 « dre par penchant. Le premier affectait plus

« de modération avec ses ennemis ; l'autre
 « en avait réellement davantage, et mettait
 « dans sa clémence plus de grace et de bonne
 « foi. Celui-ci était plus porté à la débau-
 « che, celui-là à la tempérance. C'est avec
 « ces qualités diverses que le père jeta les
 « fondemens de l'empire du monde, et que
 « le fils eut la gloire d'achever ce grand ou-
 « vrage. »

Nous avons d'aussi beaux parallèles dans nos orateurs : mais, pour en trouver de semblables dans nos historiens, il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrits, et lire les portraits du roi de Suède et du Czar mis en opposition.

Florus, qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine jusqu'au règne d'Auguste sous lequel il vivait ainsi que Patercule, a le mérite d'avoir resserré en un très-petit volume les annales de sept cents ans, sans omettre un seul fait considérable. Ce mérite est aussi celui de Patercule ; et il faut avouer que nous autres modernes nous ne sommes pas tout à fait si laconiques ni si pleins de suc et de substance. Les inutilités verbeuses prodiguées dans nos histoires contribuent beaucoup à en rendre la lecture dégoûtante, sur-

tout pour les amateurs des anciens. Tel règne contient chez nous cinq ou six volumes; et la plus grande partie de l'histoire romaine, racontée avec tous les détails essentiels, a été renfermée dans le même espace par Tite-Live; encore y a-t-il au moins la valeur d'un volume en harangues de son invention, qui sont des modèles de l'art oratoire. Cette différence n'est pas à notre avantage. Nous sommes à la fois secs et bavards. Encore aujourd'hui l'ambition de quiconque écrit est de ramener à son sujet tout ce qui n'en est pas; de faire ce qu'on appelle des morceaux : *unus et alter assuitur pannus*. Délayer s'appelle approfondir, et l'on ne fait pas réflexion que Tacite et Montesquieu, aussi profonds que d'autres, ne sont point du tout prolixes. C'est en serrant des idées, et non pas en amassant des mots, que l'on est profond.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Un autre inconvénient de toutes ces pièces de rapport ajustées ensemble, c'est de ne point faire un tout, *quia ponere totum nesciet*; et la plupart des ouvrages de cette espèce ressemblent à des habits d'arlequin.

Florus a de l'énergie et de la précision; cependant il y a dans son style quelques traces de déclamation : par exemple, en parlant de la guerre des Latins, et comparant cette époque à la grandeur des Romains sous Auguste, il s'étend fort longuement sur cette comparaison.

« Sora et Argidum, qui le croirait ? furent
« la terreur des Romains. Satricum et Cor-
« niculum furent les départemens des con-
« suls. Nous avons triomphé, ô honte ! de
« Vérule et de Boville. Tibur et Préneste,
« aujourd'hui nos maisons de campagne,
« étaient les conquêtes que l'on demandait
« aux dieux du Capitole. Les Étrusques étaient
« pour nous ce que sont aujourd'hui les Par-
« thes; le bois d'Aricie était la forêt Herci-
« nienne; Frégelle était Calais; le Tibre était
« l'Euphrate, etc. »

Cette figure est trop prolongée et trop oratoire. Mais Florus ne donne pas souvent dans cet excès. La conjuration de Catilina, racontée en deux pages, est un modèle de la rapidité et de la plénitude historique dans le genre de l'abrégé.

« La débauche et les dettes qu'elle entraî-
« ne, l'éloignement des armées romaines oc-
« cupées alors aux extrémités de l'Orient,

« furent les motifs qui engagèrent Catilina
 « à conspirer contre sa patrie. Il voulait mas-
 « sacrer le sénat et les consuls, embraser
 « Rome, piller le trésor et anéantir la répu-
 « blique; il voulait tout ce qu'Annibal lui-
 « même aurait eu horreur de méditer. Ce
 « qui fait encore frémir davantage, c'est le
 « nom de ses complices. Lui-même était pa-
 « tricien : mais c'est peu. Les Curius, les
 « Porcius, les Sylla, les Cethegus, les Autro-
 « nius, les Vargonteius, les Longinus, quels
 « noms illustres dans le sénat ! Lentulus,
 « alors préteur ; voilà ceux qui trempèrent
 « dans le plus détestable complot. Le gage
 « de leur union fut du sang humain qu'ils
 « burent dans la même coupe; crime affreux,
 « mais moindre que celui qui les unissait.
 « C'en était fait d'un si bel empire, si Rome
 « n'eût pas eu alors pour consuls Antoine
 « et Cicéron. L'activité de l'un découvrit la
 « conspiration, et les armes de l'autre l'étouf-
 « fèrent. On fut redevable du premier indice
 « à Fulvie, méprisable prostituée, mais qui
 « n'avait point de part au crime. Cicéron
 « tonna contre le coupable qui avait osé s'as-
 « seoir en sa présence dans l'assemblée du
 « sénat : l'effet de sa harangue fut de forcer
 « Catilina à sortir de Rome; mais il ne sortit

« qu'en menaçant d'entraîner ses ennemis
 « dans sa ruine. Il vole à son armée qui s'as-
 « semblait en Étrurie sous les ordres de Man-
 « lius. Lentulus, persuadé, sur un oracle des
 « Sibylles, que sa famille était destinée à
 « l'empire du monde, dispose tout dans
 « Rome, armes, flambeaux, assassins, pour
 « le jour marqué par Catilina : il sollicite les
 « députés des Allobroges qui étaient alors
 « dans la ville; et la conjuration se serait
 « étendue au-delà des Alpes; si Volturtius
 « n'eût trahi ses complices et livré les lettres
 « du préteur Lentulus. Cicéron fait sur-le-
 « champ arrêter les députés des barbares :
 « le préteur est convaincu en plein sénat; on
 « délibère de leur supplice. César voulait
 « qu'on eût égard à la dignité; Caton, qu'on
 « n'eût égard qu'au crime. Cet avis passe, et
 « les conjurés sont étranglés dans la prison.
 « Catilina, voyant ses desseins à moitié dé-
 « truits, n'y renonça pourtant pas. Du fond
 « de l'Étrurie il s'avance contre Rome, et
 « rencontre l'armée d'Antoine. Il est vaincu.
 « Pour donner une idée de l'acharnement des
 « combattans, il suffit de dire qu'il ne se sauva
 « pas du champ de bataille un seul des sol-
 « dats de Catilina; tous expirèrent à la même
 « place où ils avaient combattu. Lui-même

« fut trouvé, fort loin des siens, au milieu
 « des cadavres des ennemis : fin glorieuse ;
 « s'il fût mort ainsi pour la patrie ! »

Il n'a pas omis dans ce récit une seule circonstance importante, et tout est raconté avec intérêt. Ce même intérêt se fait encore sentir plus vivement dans la description de la journée de Munda.

« Munda fut la dernière bataille que livra
 « César. Là son ascendant ordinaire parut
 « l'abandonner un moment. Le combat fut
 « long-temps douteux et le danger éminent ;
 « il semblait que la Fortune délibérât avec
 « elle-même. César, sur le point de combat-
 « tre, avait paru triste contre sa coutume,
 « soit qu'il fît réflexion sur la fragilité des
 « choses humaines, et qu'il se méfiât d'une
 « trop longue prospérité, soit que, monté
 « aussi haut que Pompée, il craignît la même
 « chute. Dans le fort du combat, dans le mo-
 « ment où le carnage était égal des deux cô-
 « tés, on vit, ce qui n'était jamais arrivé,
 « les deux armées s'arrêter comme de con-
 « cert et demeurer en silence. Enfin, César
 « eut la douleur de voir ses vétérans, éprou-
 « vés par quatorze ans de victoires, reculer
 « pour la première fois : ils ne fuyaient pas
 « encore ; mais c'était plutôt un reste de pu-

« leur qu'un effort de courage. César des-
 « cend de cheval et s'élançe, plein de fureur,
 « aux premières lignes. Il arrête les fuyards ;
 « il court dans tous les rangs, rassure ses
 « soldats par ses cris, ses gestes, ses regards.
 « On dit que, dans ce moment de crise, il
 « songea à se donner la mort, et qu'on vit
 « même sur son visage la pensée funeste qui
 « l'agitait, etc. »

Patercule a plus de génie que ces deux écrivains ; mais il est adulateur. Il ne parle jamais de la maison des Césars qu'avec le ton d'une admiration passionnée. Il déchire Pompée et Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux : M. le président Hénault l'a nommé avec justice le modèle des abrégés. Il y a dans son abrégé plus d'idées et d'esprit que dans celui de Florus ; et ses portraits sur-tout, tracés en cinq ou six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent, en ce genre, supérieur à tous les anciens, même à Salluste.

« Mithridate, roi de Pont, qu'il ne faut
 « point passer sous silence, et dont il est dif-
 « ficile de bien parler, infatigable dans la
 « guerre, terrible par sa politique autant que
 « par son courage, toujours grand par le gé-
 « nie, quelquefois par la fortune, soldat et

« capitaine, qui haïssait les Romains au
« point d'être pour eux un autre Anni-
« bal, etc. »

« Cicéron, qui ne dut son élévation qu'à
« lui, qui sut illustrer l'obscurité de sa nais-
« sance ; Cicéron, à jamais mémorable par
« ses actions et par son génie, et à qui nous
« avons l'obligation de ne céder en rien pour
« les talens aux peuples que nos armes ont
« vaincus, etc. »

« Caton, l'image de la vertu, qui fut en
« tout plus près de la divinité que de l'hom-
« me, qui jamais ne fit le bien pour paraître
« le faire, mais parce qu'il n'était pas en lui
« de faire autrement ; qui ne croyait raison-
« nable que ce qui était juste, qui n'eut au-
« cun des vices de l'humanité, et fut toujours
« supérieur à la fortune, etc. »

J'observerai, si l'on me permet encore une digression, qu'un des traits de ce beau caractère de Caton est démenti par une très-jolie épigramme de Martial, à laquelle il semble qu'il n'y a pas trop de réponse. On célébrait à Rome les jeux de Flore ou jeux floraux, *ludi florales* (fort différens des jeux floraux de Toulouse où l'on couronne des vers) : on y faisait paraître des filles nues qui dansaient sur le théâtre, et poussaient l'in-

décence aussi loin que le peuple le deman-
dait. Caton vint à ces jeux : le respect qu'on
avait pour lui contenait les acteurs et les
spectateurs ; on n'osait rien demander d'un
côté, ni rien risquer de l'autre. Il s'aperçut
qu'il n'était qu'un vrai trouble-fête : il sortit ;
sur quoi Martial lui dit :

Tu savais de nos jeux quelle était la licence,
Tout ce qu'aux yeux du peuple ils peuvent étaler :
Pourquoi leur accorder ta sévère présence ?
Es-tu venu pour t'en aller ?

Caton cependant aurait pu répondre qu'il
était venu pour donner un grand exemple,
pour faire rougir le peuple, pour entraîner
après lui une foule d'honnêtes gens. Mais on
pourrait encore lui répliquer que, puisque
son aspect avait tant de pouvoir, il fallait
rester et ne pas laisser le champ libre à la
dissolution. Reste à savoir si le peuple se se-
rait contenu jusqu'au bout. Il ne faut abuser
de rien, sur-tout de la patience publique.
Après tout, quand il y aurait eu un peu
d'ostentation dans la vertu de Caton, un peu
d'avarice mêlé à son économie, un peu de
dureté dans sa franchise, et tout ce que Cé-
sar a pu lui reprocher dans ses *Anti-Ca-
tons*, il s'ensuivrait seulement que Caton

n'était pas parfait. Aussi Patercule dit-il seulement qu'il était exempt de vices et non pas de défauts. Je ne connais que Grandisson qui ait toujours raison; aussi est-il parfois ennuyeux.

Il me reste à parler du plan que j'ai suivi en traduisant Suétone. Le texte de cet auteur a été fort altéré. J'ai consulté les meilleures éditions; celle de Lyon, *in-folio*, apud Frelonium, en 1648, avec les commentaires de Béroalde, de Sabellicus, d'Egnace, et des remarques d'Érasme; l'édition *in-8°* qu'on appelle *Variorum*, commentée par Torrentius, Casaubon et autres, et qui m'a paru fort peu instructive; celle de Pitiscus en deux volumes *in-4°*, qui est excellente; et la petite édition du Louvre sans aucunes notes, mais en général fort correcte. Le texte que je donne aujourd'hui est le résultat de ces quatre textes comparés; mais j'ai suivi le plus souvent l'édition du Louvre pour l'exactitude, et l'avis de Pitiscus dans les endroits douteux. J'ajouterai que les commentateurs sont rarement d'un grand secours dans ce qui forme difficulté pour le sens: leur travail consiste à rédiger des variantes, à prodiguer une érudition superflue et un amas de citations plus ou moins analogues au sujet,

quelquefois même si ridicules, que j'ai cru devoir en rapporter quelques-unes pour amuser le lecteur. Ce qu'il y a de plus difficile dans Suétone est l'explication des mœurs romaines dans les détails les plus communs de la vie privée: ces détails, ne se trouvant guère dans les autres auteurs, et n'étant qu'indiqués dans Suétone qui écrit pour ses concitoyens, sont quelquefois très-obscur pour nous, et deviendraient très-clairs, si nous avions passé huit jours dans l'ancienne Rome. Un seul mot demande souvent une périphrase pour devenir intelligible dans la traduction, parce que ce mot rappelait aux Romains plusieurs idées qui leur étaient aussi familières qu'elles sont éloignées de nous. J'ai eu soin de ne mettre de notes en ce genre, que celles qui étaient absolument nécessaires pour l'intelligence du texte, afin de me réserver l'espace nécessaire pour des notes d'un genre plus agréable, faites pour suppléer de temps en temps à l'aridité de Suétone, et soutenir l'attention des lecteurs. J'ai cru que quelques traits de morale ou de philosophie, jetés en quelques lignes, seraient plus de plaisir que l'étalage pédantesque d'une érudition facile qui ne coûte que la peine de transcrire. Je n'ai pas voulu qu'on retrouvât

encore au bas des pages de Suétone, ce que l'on trouve déjà dans cent auteurs qui ont écrit sur les antiquités romaines; je me contente d'y renvoyer ceux à qui mes notes ne suffiraient pas.

Par la même raison, je n'ai pas voulu rassembler toutes les variantes, c'est-à-dire, toutes les conjectures des commentateurs; c'eût été grossir un livre inutilement. J'offre au lecteur un texte aussi épuré qu'il peut l'être, et une traduction que je crois exacte et claire: c'est là tout mon travail: et peut-être était-il assez grand pour un homme occupé d'études fort différentes.

Il y a deux traductions de Suétone qui ont précédé la mienne; l'une imprimée il y a plus d'un siècle sans nom d'auteur, écrite en fort mauvais français et pleine de contresens; l'autre moins ancienne, publiée par M. Duteil, en 1699, un peu plus fidèle, mais dénuée d'élégance, de clarté et de précision. Toutes deux sont à peu près inconnues. (1)

Si, malgré toute mon attention, il m'est échappé quelque faute, si je me suis trompé

(1) En 1771, il en parut encore une par M. Ophelot de la Pause; elle fut attribuée à un membre actuel de l'Institut. (Note de l'éditeur.)

quelquefois dans le sens que j'ai adopté, ceux qui savent le latin mieux que moi me feront grand plaisir de me relever et de m'éclairer: je ne mettrai d'amour propre ni à résister ni à me rendre, persuadé que, si toute vanité est ridicule, il n'y en a point qui le soit autant que la vanité d'un traducteur.